

# Christian Astolfi

## De notre monde emporté

*Roman*





*À Paul et Dominique,  
à leurs vies majuscules.*



*Alors  
sur le sommet des pins,  
la paresse  
apparut toute nue,  
elle m'emmena, ébloui,  
et somnolent,  
découvrir pour moi sur le sable  
de petits morceaux brisés  
de substances océaniques [...].*

Pablo Neruda,  
« Ode à la paresse », *Odes élémentaires*.



Paris, mars 2015. Nous sommes quatre ce matin-là, quai de l'Horloge, en bord de Seine. Quatre, camarades de longue date, stoïques et silencieux. Nous avons cette allure de collégiens punis qui ne comprennent pas vraiment ce qu'on leur reproche. Deux d'entre nous encadrent un troisième assis sur une chaise roulante – tête aux joues creuses, cou de poulet émergeant d'un grand foulard qui le protège, deux canules d'oxygénation creusant les narines et s'enroulant autour des pavillons auriculaires. Celui de gauche, grand de taille, se tient le buste légèrement incliné. Celui de droite, petit bonhomme, paraît embobiné dans son vêtement de pluie, l'air absent, tel un piquet planté là à son insu. Je complète le quatuor, casquette sur le crâne, mains dans les poches.

Autour de nous, massés sur le trottoir, débordant sur la rue, ils sont une ribambelle à nous ressembler de près ou de loin. Des hommes bien sûr, figures fripées, joues flasques, cheveux grisonnants ou clairsemés, leurs habits cachant mal l'embonpoint des uns, la maigreur des autres. Plus ou moins âgés. Mais tous tôt vieillissés. Engoncés dans leurs parkas ou gabardines. Regards perdus ou dissimulés derrière leurs verres

fumés. Des femmes aussi. Des femmes qui pourraient être nos femmes ou encore nos mères. Des potelées, des maigrelettes, des ridées, des blanchies. Vêtues de cirés, de manteaux de laine, d'écharpes sobres. Coiffées de mises en plis, de permanentes, de boucles sculptées à renfort de bigoudis. Au-dessus de leurs têtes, elles tiennent des pancartes montrant les portraits de leurs disparus – des joufflus, des coupe-rosés, des chauves, des moustachus – leurs noms dessous en légende. Médaillons de pierres tombales. Elles font le pied de grue depuis la première heure du jour. Certaines arrivées dès l'aube par les autocars de nuit. D'autres venues par le premier train métropolitain. Quelques-unes tournent en rond sur la chaussée comme celles de la place de Mai à Buenos Aires. Veuves silencieuses. Parfois, des passants interrogent du regard notre curieuse assemblée. D'aucuns s'arrêtent quelques instants, comme devant une vitrine animée, avant de poursuivre leur marche le long de la Seine.

Tantôt, une pluie fine a commencé à tomber. Elle fouette doucement nos visages. Nul parmi nous n'esquisse le moindre mouvement de repli. Tous, nous restons de marbre. Yeux secs. Lèvres muettes. Mains dans les poches ou sur l'anse des sacs à main. Rien de ce que nous ressentons ou pensons ne se voit ni s'ébruite. Nulle voix ne s'élève. Nul souffle ne s'échappe. Nous sommes là parce que nous attendons... Nous attendons l'arrêt de la chambre criminelle de la plus haute juridiction de l'ordre judiciaire de ce pays, sur le pourvoi que nous avons formé pour homicides et blessures involontaires dans le scandale sanitaire qui nous frappe. Le scandale qui a jeté sur nos vies depuis plus de vingt années un voile de malheur. Le scandale pour lequel nous réclamons à nouveau qu'on nous fasse réparation. Le scandale de l'amiante.

J'ai plongé. J'ai vu l'homme divaguer quelques secondes au bord du bassin avant de basculer dans l'eau trouble, entre les taches d'hydrocarbure, et commencer à couler tel un plomb. Une chute de six bons mètres, la tête fouettant l'air, les membres ballants, le corps vrillant telle une toupie avant de toucher la surface miroitante. Je n'ai pas réfléchi. J'ai plongé. J'ai sauté au plus près de lui. Je l'ai agrippé par les aisselles, tracté jusqu'aux marches de pierre, et ceux qui étaient là, spectateurs ahuris, m'ont aidé à le hisser sur le quai.

Les secours sont arrivés presque aussitôt. Ils lui ont retiré son masque de protection, ouvert sa veste de travail, et ont insufflé de l'air dans ses poumons, en alternance avec des massages cardiaques. L'homme paraissait très jeune, le corps longiligne, les os saillants, le visage amaigri, les yeux révulsés, les lèvres gonflées et brûlées par le soleil. Sa peau noire lui sautait sous les mains des sauveteurs. Je me suis attardé plusieurs minutes, immobile, un peu hébété, trempé jusqu'aux os. Je n'arrivais pas à quitter la scène qui se déroulait sous mes yeux. Comme si en sortir était la passer sous silence. Je pensais aux conséquences dramatiques qu'aurait eues sa chute si

elle s'était produite trois mois plus tôt, le bateau encore posé sur ses cales, le bassin à sec, sa pierre dure contre laquelle l'issue aurait été probablement fatale. Il y avait ce souvenir qui ne m'avait pas quitté, ma première année de travail aux Chantiers... Le décrochement de cette nacelle – les câbles qui avaient cédé sous le chargement du plateau, ces deux piqueurs de rouille qui avaient dévissé comme le long d'une paroi de givre, leurs corps qu'on avait ramassés sans vie, et emportés dans des cercueils de toile blanche.

De mon rescapé, j'apprendrais plus tard qu'il s'agissait d'un ouvrier intérimaire, peintre de son état ou employé comme tel, qui appliquait, depuis le matin, à hauteur de la ligne de flottaison, un antifouling. Le jeune homme avait été victime à retardement de cette ivresse caractéristique des expositions au tributylétain. Ce composant toxique des peintures qu'on appliquait à l'époque, sans retenue, sur les coques des navires pour empêcher les organismes aquatiques de s'y fixer.

À la fin de la journée, je me suis rendu à la baraque de l'entreprise sous-traitante. À l'intérieur, le contremaître était en train de planifier le travail pour le lendemain avec un de ses adjoints. Il ressemblait à un bouledogue, les joues tombantes autour d'une bouche large aux lèvres retroussées. J'ai eu l'impression de déranger, d'évoquer devant eux un événement qui s'était déroulé dans un passé lointain. Le type m'a répondu sans lever le nez de son planning. Pourquoi s'en faire? Le jeune peintre avait repris connaissance. Allait-il bien? Il ne s'en était pas plus inquiété que cela. Eux en tout cas étaient passés à autre chose depuis un moment. Le travail, lui, n'attendait pas. C'est quand j'ai osé demander d'où l'homme venait, quel âge il avait, que le contremaître a levé les yeux. Il a posé sur moi un regard incrédule au-dessus de

ses poches de peau. D'où pouvait sortir ce type, fût-il le sauveur, pour lui poser pareilles questions ? D'après toi ? m'a-t-il répondu. J'ai fait une moue d'incompréhension. Il a pointé son doigt sur la vitre sale de la baraque en direction de la mer. Comme tous les autres Bamboula, de l'autre côté, après, du Ghana, de la Côte d'Ivoire, du Sénégal, c'est tout pareil, non ? Tu crois pas ? De toute façon, ils se ressemblent tous. Quant à leur âge, avec eux, on peut jamais savoir. C'est comme le Loto, c'est toujours improbable, et ne crois pas que je pense à mal en disant ça. Je suis sorti groggy de la baraque. Comme si on venait de me mettre un coup de poing en pleine figure. Celui d'une réalité que je regardais alors de loin, sans jamais la toucher du doigt.

Le lendemain, j'ai cherché en vain à reconnaître le jeune homme – sa silhouette, son allure – sous ces enveloppes de chiffons qui enrubannaient les têtes des ouvriers travaillant pour la sous-traitance, mais rien ne m'a permis de le distinguer de ses frères de labeur. Je me suis adressé à certains d'entre eux, pensant en apprendre davantage. Je le décrivais physiquement, leur rappelais l'événement de la veille, comme l'aurait fait un détective à la recherche d'un inconnu dont il ne savait donner qu'un portrait succinct. Mais personne ne semblait le connaître. Ni ne savait ce qu'il était devenu. Comme s'il s'était volatilisé. N'étaient le souvenir amer de ce sauvetage, et cette bosse au front, faite en heurtant la pierre alors que je touchais au quai, j'aurais pu croire avoir rêvé.